



**HAL**  
open science

## Une esthétique du terrain politique

Christiane Vollaire

► **To cite this version:**

Christiane Vollaire. Une esthétique du terrain politique. Presses Universitaires de Dijon. Manifeste pour une Philosophie de terrain, Presses Universitaires de Dijon, 2023, 978-2-36441-463-1. hal-04054273

**HAL Id: hal-04054273**

**<https://hal.science/hal-04054273v1>**

Submitted on 31 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Christiane VOLLAIRE

Collectif *Manifeste pour une philosophie de terrain*, Presses Universitaires de Dijon  
Janvier-septembre 2022

## UNE ESTHETIQUE DU TERRAIN POLITIQUE

Mon objet sera ici d'articuler trois exigences : celle d'une philosophie critique, celle d'un travail de terrain fondé sur la relation d'entretien et celle d'une réflexion esthétique convoquant l'imaginaire autant que les représentations. Une telle articulation établira ici un lien spécifique de la pensée au terrain<sup>1</sup>, que nous sommes plusieurs – le présent ouvrage collectif contribue à le montrer – à considérer comme intellectuellement et politiquement porteur d'énergie. J'insisterai sur les dimensions plurifocales qu'on peut y mettre en œuvre : pluralité des espaces géopolitiques, pluralité des sujets, pluralité des régimes de temporalité, pluralité des relations transdisciplinaires que le rapport au terrain induit, pluralité des formes esthétiques qu'il peut produire. Car la problématique esthétique s'est avérée, à plusieurs niveaux et selon des régimes différents, au cœur de ce travail. C'est pourquoi ma démarche s'est pour une large part réalisée dans la collaboration avec un photographe, Philippe Bazin, dont la production, mais aussi la réflexion esthétique<sup>2</sup>, accompagne ma propre réflexion. La question de la représentation – dans son sens linguistique comme dans son sens artistique – est commune à nos deux disciplines, et c'est à travers les problèmes qu'elle suscite que s'est construite notre collaboration.

### I. Les dynamiques d'une philosophie de terrain

#### 1. Une dynamique plurifocale

Ce travail commun, associant philosophie de terrain et photographie documentaire critique, s'est organisé depuis la charnière des années 2000, autour des problématiques politiques liées aux processus de globalisation économique, dans leur impact aussi bien sur les violences nationalistes que sur les inégalités d'accès au droit et au logement, sur la répression policière ou sur la brutalisation des politiques migratoires. Un premier essai en a été, en 1999, un bref travail auprès de femmes militantes des Balkans<sup>3</sup> réunies en région parisienne à la fin de la guerre du Kosovo pour trouver des moyens de pacification réelle et de lutte commune en faveur de politiques sociales et solidaires. J'ai mené ainsi de brefs entretiens avec chacune d'elles, pendant le temps de cette rencontre, tandis que Philippe en faisait les portraits. Puis, en 2008, la volonté de porter un regard de philosophie critique sur les politiques migratoires nous a conduits à un travail dans les centres d'hébergement et de rétention des migrants essentiellement tchéchènes en Pologne<sup>4</sup>. Là, les risques pour la sécurité des personnes ont conduit le photographe à ne faire aucun portrait, mais à concentrer son travail sur les lieux : ceux des chambres précaires pour les familles, ceux des salles communes où seul l'accrochage des couvertures préserve un minimum d'intimité, ceux, enfin, de l'espace

---

1 *Pour une Philosophie de terrain*, Créaphis, 2017.

2 BAZIN Philippe, *Pour une Photographie documentaire critique*, Créaphis, 2017.

3 VOLLAIRE Christiane, « Femmes militantes des Balkans », *Transeuropéennes*, 2000. Ce travail fera par la suite l'objet de plusieurs expositions. Dans les Balkans d'abord (Pristina en particulier) durant l'année 2001, puis en France dans les années suivantes.

4 BAZIN Philippe et VOLLAIRE Christiane, *Le Milieu de nulle part*, Créaphis, 2012.

carcéral des centres de rétention. C'est dans ces espaces différents que se déroulaient les entretiens, hors de la présence du photographe. En 2011, en Égypte, nous étions sur le terrain au moment des protestations s'inscrivant à la fois dans le printemps arabe et le mouvement des places<sup>5</sup>. Nous y avons assisté à ces deux formes antagonistes de revendication de l'espace politique, que constituaient d'une part l'occupation de la place Tahrir au Caire ou la grève de la Grande Bibliothèque à Alexandrie, et d'autre part la préparation des élections. Un moment à la fois de grande indétermination politique et d'espoir populaire, auquel le coup d'État militaire mettra fin deux ans plus tard, dans une ultraviolence qui ne cesse de se poursuivre. En 2012, nous choisissons de partir au Chili, sur la sollicitation d'une sociologue militante chilienne qui avait subi la répression féroce du coup d'État de 1973, afin de mener une recherche corrélatrice sur les revendications pour le logement et sur les politiques de la mémoire<sup>6</sup>. Ce travail permettait, à travers les entretiens, mais aussi par le pouvoir réflexif de l'image, de lier violence économique et violence politique, pour mettre en évidence l'impact contemporain d'une brutalité policière et militaire se poursuivant dans les inégalités sociales de logement. Il montrait aussi, face à elle, une puissance de lutte et de revendication. En 2013, en Turquie, un autre terrain se faisait à Istanbul, autour des protestations du Parc Gezi<sup>7</sup>, contre la corruption et la spéculation. C'est cette même problématique de la corruption qu'on retrouvait sous un autre jour en 2014, en Bulgarie, autour des immolations qui ont accompagné un immense mouvement de protestation<sup>8</sup> contre le déchaînement de l'anomie néolibérale. En 2016, nous engageons un retour sur le territoire français, dans les camps de migrants du Nord de la France<sup>9</sup>. De 2017 à 2020, se déroulera le travail en Grèce<sup>10</sup>. Parti d'un projet sur les dispensaires de santé solidaires ouverts pour pallier les décisions socialement criminelles de la troïka des banques européennes, qui avaient conduit une large part de la population à être privée de tout accès aux soins, le travail s'est ouvert, d'abord aux formes plus générales de solidarité affrontant cette violence économique, puis de nouveau à la question des migrations particulièrement aiguë sur l'île de Lesbos. Mais ce travail sur l'actualité la plus immédiate nous a conduits à interroger la profondeur historique de ces mouvements de solidarité à travers les luttes imposées par les différentes périodes de fascisation du pouvoir en Grèce tout au long du XXe siècle. Parallèlement, en France, en 2018, un workshop à Marseille<sup>11</sup> sera l'occasion d'un très bref terrain. Et à partir de 2019, se fera, toujours en France, un double travail : sur le mouvement des Gilets jaunes d'une part<sup>12</sup>, et sur les quartiers populaires d'autre part, articulant la question de l'éducation<sup>13</sup> à celle du

---

5 VOLLAIRE Christiane, « En Égypte : un possible entre les réels », *Outis* n°3, 2013.

6 VOLLAIRE Christiane, « Vies parallèles au Chili : le souffle du futur », *Outis* n°3, 2013.

VOLLAIRE Christiane et BAZIN Philippe, « Philosophie de terrain et photographie documentaire critique : un travail au Chili », in dir : C. Cuny, A. Faerber et A. Jarrigeon, *L'Urbain par l'image*, Créaphis, 2020.

7 VOLLAIRE Christiane, « Politique d'urbanisation et dynamique de revendication », entretien avec Betül Tanbay, *Outis* n°5 2015 ; « Créer un mouvement », entretien avec Serdar Kordu et Nadire Gül, *Outis* n°5 2015.

BAZIN Philippe, photos parues dans *Chimères* n° 87, janvier 2016.

8 VOLLAIRE Christiane et BAZIN Philippe, *Terre brûlée*, projection parlée, oeuvre achetée par le Fond National d'Art Contemporain et présentée dans plusieurs lieux en France, où nous continuons de la faire circuler.

9 VOLLAIRE Christiane, « Les enclaves postcoloniales », in dir : Samuel Lequette et Delphine Le Vergos, *Décamper*, La Découverte, 2016.

VOLLAIRE Christiane et BAZIN Philippe, *Vider Calais*, Château-Coquelles, Dunkerque, 2019 (publié à l'occasion de l'exposition de Philippe Bazin *Underground Water Road*)

10 VOLLAIRE Christiane et BAZIN Philippe, *Un Archipel des solidarités : Grèce, 2017-2020*, Loco, 2020.

11 VOLLAIRE Christiane et BAZIN Philippe, « À Marseille », *Espaces négatifs*, 2020 :

<https://espacesnegatifs.com/2020/11/04/a-marseille/>

12 VOLLAIRE Christiane, « L'espace des écarts », *Lignes* n° 59, mai 2019 ; « Les Gilets jaunes dans une pensée de l'écosophie », *Écologie et politique* n°62, 2021.

13 DA SILVA Marina, MEDDOUR Zouina et VOLLAIRE Christiane, « À Stains, philo, écriture, théâtre et photo au service de la parole des femmes » in dir : Choukri Ben Ayed, *Grande pauvreté, inégalités sociales et école*, Berger-Levrault, 2021.

logement et des discriminations. Enfin, en 2021, vient de s'effectuer un terrain à Briançon, autour des solidarités avec les migrants passant la frontière des Alpes. Ainsi s'est progressivement tissée une expérience du terrain fondée sur l'impact violent des globalisations néolibérales (en matière de politique sociale, éducative ou de logement, comme en matière de politiques de la mémoire et de politiques migratoires), dans l'optique de mettre en évidence les formes de résistance et de contre-conduites qui s'y affrontent.

## ***2. Une pratique nourrie de la pluralité de ses adresses autant que de la transdisciplinarité de ses objets***

Sur tous ces terrains, le travail s'est nourri des abords offerts par les sciences sociales, des informations qu'elles donnent autant que des pratiques qui les orientent et du dialogue incessant avec leurs représentants, croisés sur le terrain, rencontrés précédemment ou sollicités au retour. Et beaucoup des présentations de notre travail se sont faites dans le cadre de séminaires d'anthropologues, d'historiens, de géographes ou de politistes, qui viennent porter un regard sur ce travail, mais aussi en éclairer le leur dans la réciprocité du dialogue.

Par ailleurs, notre démarche ne reçoit pas originellement de financements extérieurs, même si elle peut être ponctuellement soutenue. Cette indépendance, qui restreint bien sûr nos possibilités financières, nous laisse cependant toute latitude sur le choix de nos terrains et la manière de les traiter. La question sera bien plutôt de savoir à qui le travail est destiné, non pas seulement en termes de public, mais aussi du point de vue de ceux que nous souhaitons défendre. C'est précisément cette revendication d'une absence de « neutralité axiologique » (pour reprendre la terminologie de Max Weber dans *Le Savant et le politique*) qui fait du jugement possible de ceux dont nous représentons les luttes un critère de la valeur de notre travail. Mais justement, dans la plupart des cas, ils n'en seront pas lecteurs et s'ils le sont, l'exigence analytique de la philosophie peut parfois décourager leur lecture. Ici donc, l'exigence morale, l'exigence pédagogique et l'exigence intellectuelle peuvent se confronter pour tenter de faire tenir un équilibre du texte tendu entre ces trois nécessités.

## ***3. Une dynamique du déplacement et de l'esquisse***

Mais une autre dynamique vient croiser ici cette dynamique transdisciplinaire : c'est celle de la multiplication des déplacements. Pour une large part de l'anthropologie ou de la sociologie, un terrain se creuse progressivement sur des années d'un patient travail qui permet d'en approfondir la spécificité et d'en tirer des enseignements le plus approfondis possible, en vue d'une accréditation scientifique. Une part du travail philosophique se réclame légitimement de cet approfondissement de long terme, que plusieurs d'entre nous produisent.

Dans la perspective qui est la mienne, un terrain s'éclaire plutôt, jusqu'ici, par un autre, et l'ensemble produit une sorte de constellation qui, sauf exception (la Grèce en est une, sur un terrain de trois ans, mais en discontinu) ne prétend pas aller au-delà d'un temps relativement limité (un mois bien souvent), voire quelquefois moins : pour l'Égypte ou pour la Turquie, ou pour les camps du Nord de la France, mon terrain relève de ce que je pourrais revendiquer comme un droit à l'esquisse. L'esquisse se présente dans la dynamique qui la porte, et sa dimension d'inachevé n'enlève rien à sa puissance : elle accroît au contraire les perspectives qu'elle ouvre. Et elle assume pleinement de conserver dans la gestuelle qu'on y perçoit encore comme vivante, tous les possibles qu'une œuvre achevée a pu figer.

Cette brièveté a aussi son intérêt sur le terrain philosophique, qui n'a pas à répondre aux mêmes critères de scientificité que le terrain des sciences sociales. Et il faut sur ce point distinguer entre l'exigence d'analyse rationnelle qui est celle de la philosophie, et l'exigence

de la preuve scientifique qui est celle, par exemple, de la sociologie. Car la dynamique rapide produite par l'esquisse, dans une certaine approche du terrain philosophique, est non seulement compatible, mais parfois indissociable, d'une forme de créativité. Et c'est en quoi elle croise aussi autrement le terrain artistique.

Cette dynamique n'est donc pas pour autant de l'ordre d'un simple effet de surface. Elle permet au contraire de mettre en évidence des problématiques similaires : la question des inégalités de logement, la puissance des protestations, la critique des politiques de la mémoire; celle des violences policières, celle des politiques de santé, celle des politiques migratoires (par bien des aspects néocoloniales) fichées au cœur de la question de la citoyenneté ; celle des discriminations, du creusement des inégalités et de la corruption politique qui en est indissociable. Elle fait dans le même temps émerger des courants oppositionnels de long terme, elle fédère des énergies et des contre-conduites, elle donne un sens profond et une nouvelle puissance au terme trop souvent dévoyé de « solidarité », comme le travail en Grèce en particulier n'a cessé de nous le montrer.

## II. Les effets politiques d'une représentation du terrain

### 1. Un processus de réarmement symbolique

J'ai pleinement éprouvé ce renouvellement de la consistance des concepts en travaillant la question des solidarités en Grèce. En particulier pour distinguer la position verticale de l'aide ou de l'assistance, qui renvoie l'autre à sa position subalterne de débiteur, de la position horizontale des solidarités, qui rend le solidaire conscient d'une égalité virtuelle des conditions, en dépit de leur dissymétrie socialement instituée. Être solidaire, ce n'est pas se pencher sur le cas de l'autre, mais avoir la conviction que les violences qu'il subit nous menacent et que nous avons clairement les mêmes ennemis. Renouveler le concept de solidarité supposait ainsi un double mouvement : d'une part s'appuyer sur son origine et la multiplicité de ses usages pour en éclairer la pluralité des entretiens menés sur le terrain, et d'autre part s'appuyer sur le terrain lui-même pour en éclairer le sens.

Ces renouvellements conceptuels se sont avérés être une arme contre le double langage des dispositifs de gouvernementalité. Car la perversion du sens des mots est bel et bien un arsenal des dispositifs de pouvoir. Le philologue Victor Klemperer l'a montré avec éclat en écrivant, à partir de son expérience de la période nazie, *LTI, La langue du IIIe Reich*, où il met en évidence les mutations du langage opérées par un pouvoir politique soucieux de détruire chez les sujets la possibilité même de penser de façon autonome.

Et c'est aussi face au pouvoir nazi qu'en 1945, depuis les Etats-Unis où il avait été contraint de se réfugier, et juste avant sa mort, Cassirer appelait à un « réarmement philosophique<sup>14</sup> », permettant de « regarder l'adversaire en face afin de savoir comment le combattre<sup>15</sup>. »

Ne pourrait-on pas dire que « regarder l'adversaire en face » est en effet ce à quoi conduit une philosophie de terrain dans sa dimension critique ? Et c'est précisément à partir d'un renouvellement conceptuel que Cassirer prônait cette lucidité offensive. Cette dernière demeure clairement d'une actualité brûlante face aux détournements de sens imposés par les perversions néolibérales du langage contemporain, faisant par exemple du terme de « réforme » une arme de destruction massive des droits sociaux, ou du terme « autonomie » un motif de désengagement de l'État à l'égard de la protection sociale.

Mais ce réarmement symbolique est aussi celui d'un redressement des sujets face à des systèmes de pouvoir que leur parole même délégitime. Et cette forme de redressement a la puissance de susciter de nouvelles représentations de soi : elle est ainsi vectrice d'un véritable

---

14 CASSIRER Ernst, *Le Mythe de l'État* (1946), Gallimard, Tel, 1993, p. 381

15 *Ibid.*, p. 400.

potentiel esthétique, qui ne concerne pas seulement l'image, mais le rapport au texte lui-même.

## ***2. Une politique de l'entretien : de la construction de la pensée aux portraits d'entretien***

Mais ces deux dynamiques (celle d'une circulation entre les disciplines et celle d'une circulation entre les espaces géopolitiques) ne trouvent leur impulsion fondamentale que dans une troisième : celle de la rencontre, de l'inter-réflexion et de l'interaction avec les sujets auxquels nous nous adressons et dont nous sollicitons l'expérience, l'expertise et la réflexivité. Un entretien, dans la perspective qui est la nôtre, n'est pas une méthode d'obtention des informations. En ce sens, il ne se situe pas dans l'un des axes essentiels de la perspective journalistique. Il n'est pas non plus le moyen de constituer un matériau scientifique : il ne se situe pas dans l'un des axes essentiels de la perspective sociologique. Il n'est pas davantage un moyen de constituer une archive : il ne se situe ni dans la perspective historique ni dans celle de l'anthropologie classique. Enfin, il n'est pas non plus un moyen d'investigation psychologique : il ne se situe dans aucune perspective psychanalytique ou thérapeutique. Il n'est pas non plus un moyen d'examiner les droits : il ne se situe pas dans la perspective du travail social ou de l'aide juridique. Enfin, bien évidemment, il est encore moins un moyen de porter un soupçon sur la véracité des sujets. Et en ce sens, il ne s'apparente en aucun point à l'investigation policière.

On peut même dire que, dans bien des cas, c'est en se mettant à distance de ces différentes finalités, des spécificités qu'elles présupposent et des expertises qu'elles requièrent, que je peux obtenir l'entretien. En Pologne, mes interlocuteurs en situation de migration n'acceptaient de parler qu'à la condition que je ne sois pas journaliste, et ne se détendaient pour le faire que parce que je n'étais pas non plus membre d'un organisme qui aurait pu leur donner ou leur refuser des droits à partir de leur parole, ou d'une association qui aurait été en mesure de leur apporter un soutien quelconque. Et ceux qui avaient été maltraités lors de leur passage en France (dans la zone d'attente de l'aéroport de Roissy, par exemple) ne se prêtaient à l'échange que dans la mesure où je me présentais pour ce que je suis : une opposante aux décisions politiques dont ils avaient à souffrir. À tous, la philosophie apparaissait comme une discipline qui pouvait les aider à penser leur propre condition et à prendre de la distance à son égard. Mais j'avais aussi à cœur de leur montrer une autre réalité : la réciprocité par laquelle c'était leur pensée qui allait me permettre d'élaborer aussi la mienne. Mes interlocuteurs savent donc que par cet échange, je suis en train d'essayer de construire ma propre réflexion, et que le texte qui en sortira sera très différent de ce qu'annonçait mon projet initial. Mais ils se rendent compte aussi, en parlant, qu'ils découvrent eux-mêmes la profondeur de leur propre pensée et la dimension heuristique de leur expérience. Et cette découverte a elle-même un véritable effet d'*empowerment*.

C'est en Grèce<sup>16</sup> que cette politique de l'entretien a, pour la première fois, convergé directement avec le travail photographique de Philippe Bazin. En Pologne, il s'était interdit d'assister aux entretiens pour que ceux-ci conservent la dimension de confidentialité requise pour la confiance des personnes. En Égypte, puis en Turquie, il a été présent à plusieurs – sans son appareil photo toutefois, pour ne pas inquiéter. Mais il a perçu, dans les changements d'apparence physique de mes interlocuteurs, ce que la parole peut libérer d'énergie, ce qu'elle porte de tensions, de retenue ou d'entrée dans la confiance, ce qu'elle dégage aussi de concentration sur l'intériorité. Ce que la recherche des mots induit, ce que leur profération

---

16 VOLLAIRE Christiane et BAZIN Philippe, *Un Archipel des solidarités : Grèce, 2017-2020*, op. cit.

produit. Et, lors du travail en Grèce trois ans plus tard, il a décidé d'une modalité photographique nouvelle pour lui : celle des portraits d'entretien.

Dans l'histoire de son travail, à la fin des années quatre-vingt, photographier les visages en gros plan a constitué une véritable matrice, dans la double perspective de la confrontation phénoménologique à l'altérité telle qu'on la trouve chez Lévinas autour de la question du visage<sup>17</sup>, et de la critique politique des institutions telle qu'on la trouve chez Foucault autour de la confrontation au pouvoir (centre de long séjour, asiles d'aliénés, collège, maternité). Au tournant des années deux mille, l'exploration du visage a trouvé l'une de ses dernières réalisations dans notre travail commun avec les femmes militantes des Balkans. Un peu plus tard, le visage s'est inscrit dans un projet vidéo sur la question du travail (les ouvriers de l'usine Glenfiddich en Écosse), puis sur la question post-coloniale (les immigrés comoriens de Dunkerque). Depuis, c'est la question du paysage, rural ou urbain, qui occupe le travail, à partir d'un questionnement sur son sens politique issu des réflexions du philosophe Quentin Skinner sur le peintre siennois du XIV<sup>ème</sup> siècle Lorenzetti : la « Fresque du bon et du mauvais gouvernement » offre un éclairage sur la relation de l'esthétique au politique par le biais du paysage.

En Grèce, le visage fait retour par une tout autre forme à travers ce projet des Portraits d'entretien, tandis que se poursuit le travail sur les paysages liés à la construction ou à la destruction politique : villages abandonnés, ruines de bâtiments punitifs, place centrale d'Athènes à la vitrine symboliquement criblée de balles. À cette topographie multiple et complexe fait écho la pluralité des regards tendus, des épaules largement positionnées, des bouches entrouvertes sur des mots qui courent ailleurs dans le texte.

### *3. Les sens d'une esthétique dans son rapport au politique*

Dans la théorie kantienne, on peut dire que l'esthétique est au cœur d'un triple processus :

- celui qui permet la **représentation** et fait l'objet, dans la *Critique de la Raison pure*, du chapitre sur l'esthétique transcendantale

- celui qui fonde un rapport de **tension avec la nature**, au chapitre de l'analytique du sublime dans la *Critique de la Faculté de juger*,

- celui qui, au chapitre de l'analytique du beau, crée du **commun entre les hommes**, portant ainsi la valeur politique de ce que Rancière appellera un « partage du sensible ».

Dans l'émergence et la mise en scène de la parole des sujets qu'il produit, le terrain philosophique engage ce triple processus. L'entretien fait apparaître une représentation de soi et du monde dans le temps même de son déroulement, où elle se construit dans la forme de l'intersubjectivité qu'il permet. C'est la raison pour laquelle il n'est pas la réponse à une question, mais l'ouverture d'un champ réflexif et d'une perspective d'investigation à partir de la sollicitation du sujet. Et ce champ s'ouvre toujours très au-delà du questionnement initial.

Dans le travail au Blanc-Mesnil dans le 93, par exemple – qui se poursuit en ce moment –, j'ai été surprise de voir comment les contacts se multipliaient à travers le récit d'une expérience de l'entretien faite à d'autres par les personnes qui l'avaient vécue. Les entendre se dire entre elles : « Tu vas voir, ça va te faire du bien » m'a déroutée, tant mon intention n'était nullement thérapeutique, non plus que psychanalytique. Qu'est-ce donc qui « fait du bien » ici ? Non pas la rengaine du « récit de vie », et encore moins celle d'une exhibition de l'« intime ». Mais le simple fait que l'écoute de l'autre, l'attention qu'il porte à la parole en tant que vectrice de réflexivité, sont d'authentiques facteurs de réesthétisation de soi. Un parcours, réputé situer le sujet en position socialement « subalterne » dans un non-dit

---

<sup>17</sup> Dans *Humanisme de l'Autre homme* (paru en 1972), en particulier, le philosophe Emmanuel Lévinas élabore une éthique de l'affrontement à l'altérité irréductible par le face à face avec le visage de l'autre.

chaotique, devient, par le fait même de son récit et de l'intérêt qu'il suscite, une narration qui prend sens et unité en émergeant dans l'échange. Il devient alors digne d'apparaître dans l'espace public, non comme discours de la plainte victimaire ou du misérabilisme, mais au contraire comme discours d'un sujet en mesure de penser, à travers son devenir singulier, le sens d'un devenir collectif. Cette expérience de l'entretien se répand ainsi comme une traînée de poudre, et mobilise, de proche en proche, de nouvelles acceptations qui permettront de nouveaux contacts et une complétude du terrain.

À cet égard, les portraits d'entretien réalisés par le photographe entrent évidemment dans ce champ de la réesthétisation de soi à plusieurs niveaux. D'une part ils captent, dans le temps de l'entretien et sans aucune pose du sujet, cette attention, cette inquiétude, cette mobilisation réflexive que suscite l'échange, obligeant corrélativement le sujet à se tendre vers l'autre et à mobiliser son intériorité. Et l'image véhicule cette tension, qu'on pourrait dire à cet égard « ex-statique » (celle qui fait sortir un sujet de lui-même). Mais d'autre part, pour les personnes à qui cette image d'eux-mêmes est donnée, la voir ouvre un processus de valorisation qui est le moteur même de la reconnaissance. Ce processus, déjà enclenché dans la politique de l'entretien, prend ici une force particulière dans la politique des images. Ce n'est pas le fait d'être à l'image, mais le fait que ce soit cette image, cadrée et travaillée de cette façon par le photographe, qui saisit les sujets représentés. Et elle sera transmise avec fierté : « Mon fils l'a mise sur la porte de sa chambre », « Je l'ai envoyée à ma sœur en Guyane ». Dès lors, le partage de l'image inscrit ce processus de valorisation dans l'ordre du collectif : ce n'est pas seulement sa propre image que chacun va regarder, mais la façon dont elle construit un commun par sa dimension sérielle : la série des images produit un véritable effet choral. Il apparaissait déjà, sur le terrain grec, dans l'ouvrage *Un Archipel des solidarités*, dont on peut feuilleter les portraits d'entretien dans le premier cahier photographique du livre. Il apparaissait autrement dans les expositions où la série s'offre de façon simultanée sur les cimaises, ou au détour du passage d'une salle à l'autre. Il apparaît autrement encore, un certain jour de juin 2021, où le photographe ramène, lors d'une réunion du café collectif du Tilia (où se déroulaient la plupart des entretiens), le dossier des tirages. Il enfile ses gants blancs pour sortir les photos l'une après l'autre, en les montrant successivement au public. Et là, l'émotion est palpable. Non pas seulement parce que chacun se reconnaît, mais parce que chacun reconnaît les autres, voit ainsi ceux qu'il connaît dans l'aura particulière de l'image et se saisit de la beauté qu'il reconnaît en eux comme d'une beauté aussi singulière que collective.

Dans les médias *main stream* circulent les images incessantes de dirigeants prédateurs, de « stars » entrées dans ce système de prédation infligeant en propagande les représentations standardisées de la « beauté » telle qu'elle se définit dans les standards hégémoniques de la photo de mode ou de reportage calibré. En contrepoint de ces standards dominants, les portraits d'entretien construisent une splendeur du commun, qui devient un véritable objet esthétique alternatif. Et l'émotion qui saisit en les regardant constitue plus qu'une alternative : une véritable offense au sensationnalisme hégémonique des magazines. Une telle offense participe bel et bien de l'analytique du beau et du partage du sensible, en fondant dans l'esthétique un authentique commun politique.

D'autres photographies prises sur d'autres terrains constitueront la version plurielle de ce commun politique dessiné au singulier dans les portraits d'entretien : celles des manifestants d'Istanbul en 2013, ou celles des participants à une rencontre autour de la figure de l'abolitionniste John Brown aux Etats-Unis en 2009.

#### ***4. Plus d'idées sur la terre que les intellectuels ne l'imaginent***



Le terrain n'est donc pas un simple moyen de vérifier des hypothèses ou de tirer, selon le protocole scientifique de Popper, une nécessaire validation expérimentale jusqu'à l'épreuve de sa « falsification ». Il est d'abord une occasion de penser en commun avec des sujets qui ne sont en rien les objets d'une vérification ou les témoins d'une enquête, mais les co-auteurs d'une pensée. Écrivant en Grèce aux personnes que j'avais interrogées, pour leur demander l'autorisation de publier leur image, un an, deux ans ou trois ans après l'entretien, nous avons eu, par leurs réponses, l'écho de ce que cet entretien avait produit en eux, de l'épreuve de mise à jour de leur propre réflexion qu'il avait constitué et de ce que ce moment avait eu, pour beaucoup d'entre eux, non seulement de passionnant, mais de créatif. De la manière dont il avait aussi, à leurs yeux comme aux nôtres, construit du commun. Et de la façon dont cette communauté de pensée leur avait donné de la force et des armes dans le combat qu'ils avaient à mener. L'entretien lui-même, autour de la question des solidarités, avait été pour eux une authentique action solidaire. Et l'autorisation qu'ils donnaient ainsi de publier leur image devenait alors non plus une simple formalité juridique, mais l'occasion d'un manifeste philosophique de ce qu'Arendt appelait « la vie de l'esprit ». Foucault écrivait à propos de la révolution iranienne de 1978, dans une reprise de la formule du *Hamlet* de Shakespeare :

Il y a plus d'idées sur la terre que les intellectuels souvent ne l'imaginent. Et ces idées sont plus actives, plus fortes, plus résistantes et plus passionnées que ce que peuvent en penser les politiques. Il faut assister à la naissance des idées et à l'explosion de leur force : et cela non pas dans les livres qui les énoncent, mais dans les événements dans lesquels elles manifestent leur force, dans les luttes que l'on mène pour les idées, contre ou pour elles<sup>18</sup>.

C'est de ce débordement paradoxal de la position intellectuelle par la pensée, déjà mis en évidence par Gramsci<sup>19</sup>, que l'on est sans arrêt témoin dans une pratique de la philosophie de terrain. Dans une perspective différente, et pourtant clairement convergente, Simone Weil décrivait la relation étroite et les formes de collusion qui peuvent s'instaurer entre le pouvoir intellectuel et la technocratie, dans la dissociation entre travail manuel et travail intellectuel :

Marx avait bien vu la force d'oppression que constitue la bureaucratie. Il avait parfaitement vu que le véritable obstacle aux réformes émancipatrices n'est pas le système des échanges et de la propriété, mais « la machine bureaucratique et militaire de l'État ». Il avait bien compris que la tare la plus honteuse qu'ait à effacer le socialisme, ce n'est pas le salariat, mais « la dégradante division du travail manuel et du travail intellectuel », ou, selon une autre formule, « la séparation des forces spirituelles du travail d'avec le travail manuel »<sup>20</sup>.

Cette même division se reproduit, si l'on considère la personne interrogée comme un simple vecteur d'information – et sa pensée comme un simple objet de la nôtre. Un autre enjeu de la division du travail dénoncée par Simone Weil est à l'œuvre ici, et la revendication d'un terrain philosophique est l'un des moyens de l'affronter. Parler dans un entretien, ce n'est pas, on l'a vu, se soumettre à un questionnaire, mais bien plutôt d'abord se présenter face à un interlocuteur. Cette démarche est d'emblée esthétique, puisqu'elle met en jeu un rapport à la représentation : pour l'interlocuteur, la représentation qu'il veut donner de lui-même et de sa propre réflexion ; pour le chercheur, la représentation qu'il veut donner de celui dont il sollicite la parole privée pour la porter sur un espace public. Et le photographe vient, par sa propre intention d'artiste, donner une consistance visuelle à cette exigence esthétique de

---

18 FOUCAULT Michel, « Les reportages d'idées », in *Dits et écrits*, tome II, Gallimard, Paris, 2001, p. 707.

19 GRAMSCI Antonio, *Écrits politiques III (1923-1926)*, Gallimard, 1980.

20 WEIL Simone, « Perspectives : allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », in *Œuvres*, Gallimard, Paris, 1999, p. 263.

reconnaissance, de représentation de soi et de présentation d'un discours. Cette exigence porte le poids d'une responsabilité collective, qui va s'incarner dans l'image<sup>21</sup>.

Ainsi le terrain philosophique peut-il avoir la souplesse et la créativité de sa dimension multiforme, libérée des protocoles, que déjà bien des penseurs s'autorisent, dans la critique des gouvernementalités contemporaines.

Et le travail philosophique sur les concepts, à partir du terrain, peut être un instrument efficace de réponse à ce questionnement essentiel : au nom de quel double langage le *NOUS* politique a-t-il pu être littéralement vrillé ? À quelles conditions peut-il être réinterrogé, reconstruit à partir d'un commun pensé à l'encontre de directions politiques soumises à des intérêts antagonistes de ceux des populations qu'elles prétendent représenter ? Comment ce commun peut-il être reconnu, en particulier autour de la question des migrations, à partir de solidarités nouvelles ?

À cette question centrale du *NOUS*, souhaite répondre cette modalité d'une philosophie de terrain. Et pour cela, elle doit sans doute travailler de la façon la plus aiguë ce à quoi sa recherche s'affronte à tous les niveaux : une gestion policière de l'espace social, à laquelle substituer la revendication d'une intelligence plurielle.

---

21 C'est l'une des raisons pour lesquelles, avec l'anthropologue Chowra Makarémi, nous avons choisi, Philippe Bazin et moi, à partir de la rentrée 2021, d'ouvrir un séminaire à l'EHESS intitulé « Image et recherche critique » : travailler, avec des étudiants, de façon concrète et à partir de leur propre terrain, la question de la relation des sciences humaines et sociales à la photographie ou au cinéma, à la philosophie et à la question esthétique, en croisant nos expériences et nos compétences respectives intellectuelles et artistiques, nous paraît un moyen de faire vivre de façon spécifique cette voie sur laquelle d'autres se sont aussi engagés.